

Grotesque ~ UN gothique Épique

par GE Graven



Chapitre III



Abbaye des Gardiens ~ Province d'Auvergne ~ Centre de la France

L'abbaye de Gardiens était un monastère fortifié perché sur une grande colline rocheuse qui surplombait les montagnes.

Les terres sauvages du centre de la France. Sous l'abbaye, un labyrinthe complexe de catacombes serpentait dans les entrailles de la colline. Frère Ivan Gogu, le plus âgé des frères mendiants de Gardiens, en avait pris la responsabilité à son arrivée à l'abbaye, plus de dix ans auparavant ; et durant tout ce temps, le vaste sépulcre était devenu une sorte de pénitence de pierre qui pesait lourdement sur son cœur. Sa robe grossière bruissait dans les passages sinueux tandis qu'il se hâtait, gardant toujours le cap et descendant sans cesse. La plupart des frères s'aventuraient rarement à de telles profondeurs ; la maigre rangée de torches sèches coincées dans les parois de pierre témoignait qu'elles n'avaient jamais été utilisées auparavant. Le passage poussiéreux ne comportait aucun vaisseau ramifié et l'artère creuse plongeait dans la terre comme une route de briques noires menant en enfer.

Le cliquetis des sandales d'Ivan s'éteignit net, aucun écho ne résonnant plus contre les parois de pierre brute. Au fil de sa descente, l'air devint lourd, froid et vicié ; une forte odeur de rouille et de roche humide y pesait lourd.

Le passage descendait sans cesse. Les parois de pierre étroites se resserraient à mesure que le sentier se raidissait et se rétrécissait. Sa lampe torche révélait davantage le sol désormais humide, couvert de condensation. Lampe torche à la main, les doigts rivés sur le mur opposé, Ivan ralentit sa progression, avançant à petits pas prudents et mesurés pour éviter de glisser sur le granit luisant.

Le seul but de ce tunnel profond était de capter une source d'eau douce souterraine et d'assurer un approvisionnement en eau pure et abondante aux catacombes de l'abbaye, même pour des années. pour les saisons de vinification les plus exigeantes. C'est pourquoi, et très profondément sous le flanc ensoleillé de la colline, le tunnel débouchait sur une cavité ouverte et caverneuse, faite de pierres irrégulières et de surfaces lisses façonnées par des siècles d'érosion naturelle. Finalement, la lumière des torches ne trouva plus rien à éclairer. Les moines de Gardiens appelaient ce lieu sombre et isolé le Trou du Puits. Un profond fossé tapissé de pierres divisait la cavité, canalisant une source souterraine rapide et silencieuse.

Du fond du Puits, un gémissement résonna dans le tunnel. C'était la voix d'un enfant, et pourtant, ce cri déchirant exprimait la douleur d'une vie de souffrance. Un autre sanglot lui échappa, aussitôt étouffé, comme si le chagrin et la fierté se livraient une lutte sans merci au sein d'une poitrine torturée et pitoyable. Des halètements succédèrent aux sanglots étouffés, puis le silence, puis une nouvelle explosion de douleur. Le cycle se répéta, résonnant dans l'obscurité. C'était la lamentation d'un roi vaincu et les gémissements d'une veuve affligée, intimement liés.

« Lazare ? »

Les pleurs cessèrent.

« Lazare ? Es-tu là ? »

« Je suis là, mon frère. Je remplis le seau. »

L'obscurité totale céda la place à la lueur crépitante d'une torche que tenait le moine lorsqu'il pénétra dans le creux. Il était grand, le dos large et la poitrine profonde, et la tristesse dans Ses yeux d'un bleu profond contrastaient avec le sourire jovial qui illuminait son visage. Sa chevelure argentée, soigneusement coiffée et dressée , qui couronnait sa tête comme l'auréole d'un ange déchu, s'harmonisait avec sa barbe poivre et sel, courte et bien taillée. Un garçon, le dos voûté, émergea de la source, un seau d'eau plein à ses pieds. Il portait une robe semblable à celle du moine, tissée d'une étoffe grossière , avec une capuche rabattue sur la tête. Un masque – une sorte de cagoule du même tissu – lui couvrait le visage. Deux ouvertures circulaires marquaient l'emplacement des yeux, et un petit pan de tissu lui couvrait la bouche. Ce masque sale ressemblait à celui d'un lépreux, recouvert d'une capuche de moine . Le garçon était apprenti, mais sa chambre n'était pas au-dessus du sol, contrairement à celles des autres membres de l'abbaye.

Au lieu de cela, Lazare vivait sous l'abbaye, dans les catacombes, dans une chambre pittoresque que frère Ivan lui avait aménagée, meublée d'un lit rudimentaire et d'épaisses couvertures. Bien qu'il eût treize ans, sa petite taille et ses membres maigres le faisaient paraître beaucoup plus jeune. À l'insu de tous les habitants de l'abbaye, hormis lui-même et les frères Ivan et Odino, Lazare était un Gogu, l'enfant illégitime d'Ivan Gogu.

« Qu'est-ce qui te tracasse, mon fils ? »

« Rien, monsieur. J'ai l'eau maintenant. »

« Tu pleures, Lazare ? » Le garçon pressa ses doigts contre son visage et le tissu sous ses orbites s'assombrit d'humidité.

« La capuche glisse et je ne vois plus rien. Je tourne la tête et elle glisse. J'ouvre la bouche et elle glisse. Je dors et elle glisse. Elle me tire sur les oreilles et les lacets s'accrochent à mes cheveux. »

« Alors il nous faut vous confectionner une nouvelle capuche. Je redoublerai d'efforts pour qu'elle soit confortable. Souhaiteriez-vous une nouvelle capuche ? »

« Cette capuche a une odeur. Elle ne sera plus propre au lavage. Je sais comment faire la prochaine en meilleur état, frère. Je peux vous le montrer. »

« Alors tu le feras. Tu peux m'aider à faire le prochain. » Ivan se pencha et, de sa main libre, il serra Lazare dans ses bras.

« J'ai une surprise pour toi, mon fils. »

"Qu'est-ce que c'est?"

« J'ai découvert un manuscrit sur les animaux dans le scriptorium. »

« Avec des oiseaux ? »

« Oui, l'ouvrage est rempli de pages consacrées aux oiseaux — avec même des peintures colorées les représentant . »

« Pourrais-je le voir ce soir, frère ? »

« Oui, je vous l'apporterai. Il est neuf, il vient de Paris ! Cependant, je dois le rapporter dès l'aube , de peur que les autres ne s'aperçoivent de sa disparition. Vous pourrez avoir le livre ce soir, mais il faut d'abord que nous nettoyions. »

Lazare garda le silence un instant, et bien que ses traits fussent dissimulés, une expression pensive s'empara de lui ; son visage voilé tourna son regard de toile de jute vers le moine. La lumière de la torche révéla des yeux bleus d'une beauté envoûtante qui scrutaient l'horizon à travers les trous de toile de jute sales.

« Frère, puis-je vous poser une question ? »

« Priez, faites-le. »

« Serai-je laid(e) quand je serai adulte ? »

Ivan chercha à capter toute l'attention du garçon, posant sa main sur son épaule. « Écoute-moi, fiston. » Tu n'es pas laide. Tu es belle. Tu ne portes pas la capuche pour cacher une quelconque laideur. Tu portes la capuche pour cacher ta beauté à la laideur. La laideur craint la beauté comme un mal.

« Il craint le cœur pur. » Le moine se leva brusquement et, après avoir enjoint l'enfant de rester, il sortit de la cavité, torche à la main. L'obscurité enveloppa la petite silhouette voûtée. Un instant plus tard, des pas prudents rompèrent le silence. Dans l'obscurité, Ivan trouva le garçon et s'accroupit devant lui.

« Pose ce seau, mon garçon. »

Ivan tâta le sol sous lui, trouva un caillou et le recouvrit de son poing. Il fit de même avec son autre main, puis présenta ses deux mains fermées au garçon.

Ivan leva la main gauche. « Qu'est-ce que j'ai dans la main, Lazare ? »

« Une pierre. »

Ivan leva la main droite. « Et dans cette main ? »

Lazare répondit : « Rien. »

« Peux-tu en être certain, Lazare ? »

« Je t'ai entendu ramasser une pierre. Et puis j'ai entendu que tu ne le faisais pas. »

« Attrape la pierre ! » lança soudain Ivan en lançant le caillou en l'air. Dans l'obscurité, il tendit l'oreille, attendant le bruit du caillou qui résonnait sur le sol. Il n'y eut aucun bruit.

« Dis-moi, mon fils, que tiens-tu dans tes bras ? »

« La pierre. »

« Et pourquoi se trouverait-elle entre tes mains, Lazare ? »

« Tu m'as ordonné de l'attraper. »

« Ce que vous avez attrapé, c'est plus qu'une pierre. »

« En quoi est-ce plus ? »

« C'est un confesseur de vérité. Maintenant, lance-moi la pierre. » Ivan sentit une petite main dans la sienne et se retira. « Non, mon fils. Lance-moi la pierre, comme je te l'ai lancée. » Lazare obéit et lança la pierre. On entendit un cliquetis lorsque le caillou toucha le sol.

« Pardonnez-moi, frère. Je dois le relancer. »

« Non. Sois tranquille, mon fils, écoute. Pourquoi n'ai-je pas attrapé la pierre ? »

« On ne peut pas voir sans lumière. »

« En effet. Alors, quelle vérité la pierre nous a-t-elle révélée ? »

« Il ne peut pas parler, mon frère. » Il y avait une pointe d'amusement dans la voix de l'enfant.

« Et pourtant, elle a déjà parlé ! Quand tu as attrapé la pierre, là où je n'y suis pas parvenu, la pierre a confessé au monde entier que tu es vraiment beau. Comprends-tu ce que je veux dire, mon fils ? »

« Oui », dit lentement le garçon.

"Est-ce que tu?"

« Oui, mon frère. Mais pour combien de temps encore ? »

Ivan se leva et serra l'enfant contre lui. « Bientôt. Nous partons bientôt. »

« Dans combien de temps ? »

« Nous vivons en Bourgogne avant la fin de l'année et tu ne porteras plus jamais cette capuche. Cependant, dès cet instant, nous t'en confectionnerons une magnifique. Ce sera la dernière. »

« Migual et Thateus pourraient-ils aussi avoir de nouvelles capuches ? Les leurs glissent également. Ils me l'ont dit . »

Migual et Thateus étaient tous deux de jeunes écuyers gravement difformes. Pourtant, contrairement à Lazare, ils furent abandonnés sur les marches de l'abbaye et recueillis par les moines Gardiens. Comme Lazare, ils portaient de larges capuches, semblables à celles des lépreux, percées d' ouvertures pour les yeux, afin de dissimuler leurs disgracieuses difformités. Ainsi, les trois garçons partageaient un point commun : leur apparence extérieure identique. Ensemble , entièrement recouverts de leurs capes, ils auraient pu ressembler à un trio de petits fantômes de toile de jute. Ivan appelait souvent Migual et Thateus aux catacombes pour travailler aux côtés de Lazare. Ce dernier ayant toujours été confiné aux catacombes, cela procurait à Ivan autant, sinon plus, de joie qu'à Lazare. Pour les trois garçons, le géant Frère Ivan était le créateur de leurs masques, un sauveur , celui qui leur redonnait espoir. Et pour Ivan, lorsque ces enfants aux allures de fantômes étaient réunis et que Lazare éclatait de rire — un rire assez rare, là, dans les catacombes —, cette gaieté inattendue et mémorable apaisait invariablement son âme troublée.

« Nous leur recoudrons aussi de nouvelles capuches. Tu pourras leur donner toi-même leurs nouvelles capuches, mon garçon. Cela te plairait-il ? »

"Je voudrais."

« Très bien, alors vous le ferez. »

« Peuvent-ils venir avec nous ? »

Ivan prit une profonde inspiration avant de parler. « Ils doivent rester ici, Lazare. L'abbaye est leur foyer. L'abbaye leur fait du bien. »

« Frère Odino peut-il venir ? »

Ivan leva la tête et éclata de rire. « Lazare, vraiment ! Si nous partions sans Frère Odino, il pourrait nous poursuivre et nous battre avec un bouc. » L'enfant rit à son tour. « Veux-tu qu'il nous batte avec un bouc ? Non, mon fils ; bien sûr que Frère Odino viendra avec nous. »

« En Bourgogne ? »

« Loin, très loin d'ici, Lazare. Maintenant, passe-moi le seau. Nous avons beaucoup à faire. »

« Je porterai le seau, frère. »

« Non. Donne-moi le seau, Lazare. Tu peux porter le suivant. »

Ivan avait récupéré la torche et la tendait maintenant au garçon. « Montre-nous le chemin. »

« Le seau est lourd, mon frère. Je dois le porter. »

« Prends le flambeau. Montre le chemin. J'ai le seau. Ouvre la voie, mon fils. »

À contrecœur, le garçon prit la torche et illumina le chemin, se sentant mal à l'aise qu'Ivan marche.

derrière lui.

Près d'une heure s'était écoulée depuis que Lazare frottait les ornements sculptés du couloir principal, noircis par des années de fumées de chalumeau et de suie. Pendant tout ce temps, le seau débordant d'eau pure s'était transformé en un demi-seau d'une soupe sombre, aussi visqueuse que de l'encre de Chine. Un autre voyage au Puits s'imposait. Lazare souleva le seau et s'engagea dans le couloir, mais s'arrêta net en apercevant un rat noir dévaler le long du mur à côté de lui. Frère Clodius heurta le garçon par derrière, faisant trembler le seau et éclaboussant une bonne partie de la boue immonde sur le devant de sa robe. « Écartez-vous ! » grogna-t-il. Il passa devant Lazare et poursuivit le rat avec une longue baguette de bois.

« Pardonnez-moi, frère », murmura Lazare en continuant son chemin dans le couloir, le regard baissé sur la tache de sa robe. Il rattrapa Clodius, qui tenait le rat coincé entre le mur et une colonne. « Je t'ai enfin », dit Clodius au rat pétrifié. Lazare s'arrêta derrière le frère pour apercevoir le rat. Il ignorait que Lazare se tenait derrière lui. Clodius leva lentement la baguette, avec l'intention de coincer le rat dans le coin et de le tuer.

Soudain, Lazare laissa tomber le seau d'eau, le renversant et répandant le liquide sur le sol, ce qui fit sortir le rat condamné de la crevasse. L'eau sale éclaboussa les pieds de Frère Clodius et remonta sur sa robe. Surpris, il poussa un cri et se retourna tandis que le rat, désormais trempé, filait se réfugier dans un coin.

« Toi ! Tu l'as fait exprès ! » gronda-t-il Lazare.

« Pardonnez-moi, frère », répondit Lazare. Il redressa le seau, se laissa tomber à genoux et épongea à la hâte l'eau qui avait coulé sur les sandales du moine. Clodius leva le bâton vers lui ; Lazare se prépara au coup.

« Clodius ! » Frère Ivan fit irruption dans le couloir. Clodius baissa précipitamment sa canne et lui répondit : « Il m'a jeté un seau d'eau sale ! »

« Quoi ? » Ivan s'arrêta devant eux. Il examina le désordre sur les toits de Lazare et de Clodius. robes.

« J'ai acculé un rat et il m'a jeté de l'eau croupie dessus pour se protéger ! J'exige des excuses et une sanction immédiate ! »

« Lazare, lui demanda Ivan, est-ce vrai ? »

« J'ai laissé tomber le seau, moine. »

"Intentionnellement?"

« Oui, Frère. » Lazare baissa la tête.

« Voilà ! Vous voyez ! J'en ai recueilli exactement autant », cria Clodius.

« Lazare ? Pourquoi ? » lui demanda Ivan.

« Tu ne tueras point, frère », dit doucement Lazare. Clodius souffla et leva les yeux au ciel avec dégoût.

Ivan poursuivit : « Pourtant, ce commandement s'applique aux hommes, pas aux rats, n'est-ce pas ? »

Lazare remua les pieds et, après une pause, il répondit : « Je sais, frère, pourtant... »

Ivan l'interrompit : « J'en déduis donc que vous devez des excuses au bon frère. »

« Pardonnez-moi, Frère Clodius. Je souhaite être corrigé maintenant. » Lazare s'humilia.

Clodius leva de nouveau sa canne lorsqu'Ivan s'interposa entre eux et s'adressa à Lazare.

« Votre pénitence sera la suivante : aller chercher un seau d'eau fraîche et nettoyer les murs gravés. »

Maintenant, circulez.

« En effet, frère. » Lazare s'inclina précipitamment et s'enfuit avec le seau.

Clodius resta bouche bée. « Et depuis, tu le faisais nettoyer les murs ! »

Ivan, qui dépassait Clodius d'une bonne tête, s'approcha de son visage et grogna : « Quelles affaires ? »

Tu prétends avoir le droit d'entrer dans mes catacombes, à part pour chasser les rats ? Écoute-moi bien : tu gères

le domaine de l'abbaye et je gère ce qui se trouve en dessous. Tu corriges tes écuyers et je corrigerai les miens !

Maintenant, va-t'en sur-le-champ, Clodius !

Le frère réprimandé battit en retraite, remontant le couloir à toute vitesse, criant et marmonnant

dans sa hâte de partir. « Je vais faire corriger ce garçon, Ivan ! Je vais en parler à l'abbé ! »

« Je vous en prie ! Et dites-lui que vous chassez les rats dans mes catacombes au lieu de vous occuper de... »

« La tienne ! » cria Ivan en retour. Clodius refusa de répondre et disparut dans l'obscurité.

Ivan se détourna de lui et, alors seulement, s'autorisa un sourire – lent et discret, comme celui d'un homme qui aurait gagné un pari qu'il n'avait jamais fait. Il rejeta les épaules en arrière et croisa les mains derrière son dos, tel un condamné à mort mais fier, en route pour l'enfer – et il s'enfonça toujours plus profondément dans les catacombes, englouti par les ténèbres.

Clodius était un homme amer. Même l'abbé le supportait mal. Heureusement pour Ivan, l'abbé Vonig le considérait comme le fils qu'il n'avait jamais eu. Aux yeux de l'abbé, Ivan était irréprochable. Et tous les moines de l'abbaye se rassemblèrent, unis et naturellement.

Se lier d'amitié avec Ivan, c'était se lier d'amitié avec l'abbé et, par conséquent, avoir un accès

privilegié à la cave à vin des catacombes. À l'inverse, le meilleur moyen de s'attirer la colère d'Ivan

était de maltraiter Lazarus, Miguel ou Thateus, ces fragiles écuyers damnés par leur difformité.

~*~

Lazare avait depuis longtemps terminé ses corvées. Ivan l'arracha à un manuscrit illustré aux oiseaux aux couleurs vives et le conduisit au lit, éteignit les quelques torches qui brûlaient encore dans les catacombes et se retira dans son appartement du dortoir des frères pour la nuit. Presque tous les moines de Gardiens dormaient déjà depuis longtemps, à l'exception de quelques robes sombres et fantomatiques qui erraient dans le parc éclairé par la lune, occupées aux travaux nocturnes.

Frère Delon Odino quitta le dortoir des moines par une petite porte latérale et traversa furtivement la cour enveloppée de brume pour son rituel nocturne. Il n'alluma sa torche qu'une fois entré dans la cage d'escalier des catacombes. Après plusieurs coupes, Lazare, encore ensommeillé, le rejoignit dans la cave à vin . Pour tous deux, c'était une habitude bien ancrée. Ils appréciaient le suspense , le frisson de l' interdit : Lazare savait qu'il ne devait pas quitter sa chambre après le départ d'Ivan, et Odino, dont le penchant pour le vin n'était un secret pour personne à l'abbaye, avait été averti de ne pas s'aventurer dans les catacombes après la tombée

Odino était maintenant assis sur un établi, affalé contre le mur de la cave, les jambes écartées . Des cuves de vieux vin et des tonneaux de lies emplissaient la pièce. L'air était saturé de l'odeur collante et âcre des fruits fermentés.

« Ah, Lazare, mon garçon. Je te croyais endormi. Entre ! Parle ! » Odino sourit en agitant un gobelet à moitié vide.

Hormis Ivan, Odino était le seul autre moine de l'abbaye qui connaissait vraiment le garçon. À bien des égards, ce moine corpulent aux joues roses était comme un oncle pour Lazare — un oncle et un ami.

« Tu n'avais pas compris que je venais ? » lui demanda Odino, les mots s'échappant maladroitement de ses lèvres humidifiées par le vin.

« Quoi ? » demanda Lazare, encore ensommeillé.

« Avec toi et Ivan, hors de l'abbaye. »

"Je ne savais pas."

« Et si vous partez sans moi, je vous poursuivrai tous les deux et je vous frapperai avec une chèvre. » Ils rirent ensemble. « Bizarrement, cette abbaye va me manquer. »

« Et le vin ? » demanda Lazare. Odino lui lança un regard désapprobateur.

Lazare arpenta la pièce, touchant tout sur son passage et ne se dirigeant que vers un autre objet, comme un enfant .

Finalement, Odino reprit la parole : « J'ai remarqué une flamme qui brûle en vous ces derniers jours – votre sang est brûlant. Vous souhaitez vous libérer de ces catacombes, n'est-ce pas ? »

« Je souhaite voir le monde, en dehors des livres. Et les oiseaux, de vrais oiseaux, en vol. Pas comme... »

« Le mort que tu m'as apporté. »

Odino éclata d'un rire sonore. « Tu as encore ce truc ? »

« J'ai ouvert ses ailes – il s'est brisé en morceaux. Je l'ai enveloppé et déposé dans une des cryptes. Frère... »

Ivan, dis-moi quand nous partirons pour la Bourgogne ?

«Bientôt, mon garçon. Bientôt.»

Après une courte pause, Lazare demanda : « Frère, puis-je vous poser une question ? »

"En effet."

« N'êtes-vous même pas un tant soit peu troublé par votre départ de l'abbaye ? » Lazare scruta son visage, cherchant plus que des mots.

« La routine est devenue lassante. Je n'arrive plus à suivre le rythme des journées. »

« **Que ferons-nous alors, sans l'abbaye ? »**

« Eh bien, déjà, nous n'aurons pas à vivre selon l'ordre du jour. Cela ne vous plaît-il pas ? »

« Je suppose... je ne sais pas. » Lazare baissa la tête, recouverte d'une capuche.

« Bien sûr que non. Tu ne connais que ça : ces murs de catacombes et cette même routine monotone. Mais tu verras bien assez tôt. Tu n'as rien à faire ici-bas, ton père le sait parfaitement. Il voit ce que je vois depuis quelque temps déjà : un oiseau qui se débat dans sa cage. »

« Quel oiseau ? » Lazare scruta la cave. « Où ça ? »

« Vous êtes l'oiseau et l'abbaye est la cage », a précisé Odino.

Lazare s'appuya contre la table, à côté d'Odino. « Le vin a-t-il le même goût que son odeur, frère ? »

« Encore mieux. » Le moine sourit et porta un toast au garçon avec un geste théâtral avant de boire à grandes gorgées dans la coupe en bois brut.

« Ça sent mauvais. Ça doit avoir mauvais goût aussi. »

« Après quelques coupes, on ne s'attarde plus sur le goût. » Odino essuya son sourire d'un revers de manche et tendit la coupe vide au garçon. « Aide un gros nigaud fatigué, mon garçon. »

Lazarus prit la coupe.

« Pourquoi bois-tu plus de vin que les autres moines, frère ? » demanda Lazare en s'approchant d'un tonneau de vin.

« Première épître à Timothée, chapitre 23, sur 5 ? » demanda précipitamment Odino.

Le garçon n'hésita pas. « Ne bois plus d'eau, mais prends un peu de vin, à cause de ton estomac et de tes fréquentes indispositions. »

« Encore une fois, cette fois-ci en latin ! »

Lazare répondit docilement : « *Noli adhuc aquam bibere sed vino modico utere propter estomacum tuum, et fréquentes tuas infirmitates.* »

Odino rit, s'arrêta brusquement et claqua des doigts. « Pas ce tonneau-là ! Celui-ci ! »

« Mon garçon », dit Odino en désignant un autre tonneau. Lazare s'approcha d'un tonneau plus proche et remplit soigneusement sa coupe. « C'est la même chose, si je comprends bien ? Pourquoi ce tonneau, mon frère ? »
Après le retour de Lazare et la remise du gobelet à Odino, le moine lui demanda : « Luc, 39 sur 5 ? »

Une fois encore, le garçon n'hésita pas. « Et personne, après avoir bu du vieux, ne souhaite aussitôt du nouveau, car il dit : Le vieux est meilleur. »

Odino éclata d'un rire si sonore qu'il éclaboussa le sol de la cave de vin. Tel un chien désorienté, Lazare pencha la tête sur le côté et resta figé comme une statue, tandis qu'Odino reprenait ses esprits.

Alors Lazare demanda : « Qu'est-ce que c'est ? Je le prononce correctement. »

« En effet, vous le faites, comme toujours, Lazare. Mais j'en ai maintenant percé le secret », balbutia le moine, tremblant encore d'une gaieté contenue. « À mon avis, vous avez un petit

Un scriptorium de tout petits livres se cache sous ton masque. Et tu en tournes les pages avec ton nez.

« Je n'ai pas de petits livres, frère », répondit simplement Lazare.

Odino rit de sa réponse sérieuse. « Mais comment fais-tu, mon garçon, pour réciter chaque mot comme tu le fais ? »

« Je sais lire. »

« Pourtant, les mots ne restent pas gravés dans l'esprit des autres comme ils le sont dans le vôtre. Comment pourrait-on lire quelque chose une seule fois et le connaître pour toujours ? Personne dans cette abbaye n'en est capable ; de mémoire d'homme, je n'en connais personne, sauf vous. Révélez-moi le secret de ce miracle. »

« Je m'en souviens seulement, frère. »

« Bien sûr que oui, mon garçon. » Odino soupira. « Et seul le Seigneur connaît les profondeurs d'un tel... »

« Une bénédiction aussi rare que la tienne. » De nouveau, il porta un toast à Lazare avant de vider d'un trait le reste de son vin. Puis, tendant le gobelet vers Lazare pour qu'il le remplisse à nouveau, il le trouva vide. se détourna et fit face à l'entrée de la cave.

Lazare se retourna vers Odino. « Frère, quelqu'un approche ! Trois personnes, je crois. »
Odino sauta de l'établi comme si son siège était en flammes. Il se dandina jusqu'au mur du fond, s'essuyant soigneusement la bouche de toute trace de vin tout en cachant son gobelet derrière une cuve. Lazare se dirigea vers l'autre mur, prit la torche sur son support, la trempa dans le pot d'huile et éteignit toute flamme dans la cave ; la pièce devint noire comme du charbon.

Dans l'obscurité, Odino chercha du regard, les bras agités, dans la direction où il avait vu Lazarus pour la dernière fois. « Viens ici, mon garçon. Guide-moi », murmura Odino.

« Vous conduire où, frère ? »

« Chut ! Fais attention à ce que tu dis ! Emmène-moi d'ici. Je ne vois rien », siffla Odino.

avec impatience, tâtonnant l'air à la recherche de Lazare.

« Où souhaites-tu aller ? » demanda Lazare en prenant doucement la main d'Odino.

« Par les anges ! N'importe où, mon garçon ! Sortez-moi de là ! »

« Dans une crypte, alors ? »

« Oui, une crypte ! Immédiatement ! » siffla Odino.

Lazare conduisit Odino hors de la cave à vin et le long du passage obscur. « Présentez-moi, frère » , murmura-t-il en guidant la main d'Odino vers une épaisse poignée de fer. Le moine ouvrit la lourde porte et désigna du doigt, dans l'obscurité, l'endroit où il avait entendu la voix du garçon pour la dernière fois.

« À l'intérieur ! Dépêchez-vous ! »

« Je suis ici, frère. » La voix venait maintenant de derrière lui, à l'intérieur du sépulcre.

« Lazare, » murmura Odino en refermant la porte, « comment peux-tu en savoir autant et pourtant recueillir si peu ? »

« Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, frère. »

« Bien sûr que non. Vous pouvez lire des pages dans votre tête, et pourtant vous ne comprenez pas ce que je veux dire ? »

« Je ne savais pas où vous souhaitiez aller, frère. »

« Ah ! Alors, vous me rassemblez . »

« Vous ne m'avez pas dit où vous... »

Les portes des catacombes s'ouvrirent et Odino l'interrompit : « Chut, gamin, ils arrivent. »

Trois moines s'avancèrent un peu dans le tunnel pour aller chercher des torches et un seau d'huile. Ils repartirent aussi vite. Après avoir entendu la porte de la catacombe se refermer, Lazare et Odino s'éclipsèrent de la crypte. Lazare regagna sa chambre, et Odino, toujours ivre, suivit les murs hors des catacombes et retourna à son dortoir.

Ailleurs, dans une cellule pittoresque au deuxième étage du dortoir des moines , Ivan dormait profondément. Par une étroite fenêtre entrouverte, une lune pleine dévoilait le contenu minimaliste de la chambre : un lit surmonté d'une croix en bois, un bureau couvert de livres et une petite caisse contenant les effets personnels d'Ivan. Le silence régnait.

Un battement d'ailes déchira le silence obscur et un corbeau lumineux apparut sur le rebord de la fenêtre, son œil froid rivé sur Ivan. La pièce se refroidit tellement que le souffle d'Ivan souleva un brouillard épais. Aussitôt, le corbeau bondit dans la pièce avant de se métamorphoser en une femme nue qui traversa la pièce à grands pas.

Lucifael rejeta ses longs cheveux en arrière et s'arrêta au pied du lit d'Ivan. Les yeux brillants et un sourire en coin, elle le dévisagea. « Le destin nous réunit à nouveau », murmura-t-elle. Elle effleura son visage d'un ongle noir . « Dors encore, mon amour. » Ivan grimaça, désormais plongé dans un rêve sensuel. « Et cette fois, notre semence réécrira l'histoire... te corrompant... »

« La même chose », dit-elle en écartant ses couvertures, en défaisant ses vêtements et en le caressant. « Et je ne me soumettrai pas à toi », gémit-il. Le trouvant ainsi, elle enfourcha la malheureuse monture ; et le souffle d'Ivan s'éleva comme les hennissements d'une bête au galop, ses yeux roulant sauvagement sous des paupières figées par le péché. Et dans ce bref instant de luxure diabolique, tout comme une centaine de moines depuis, un autre frère de Gardiens chuta en disgrâce.

~*~

Les premières lueurs du jour arrivèrent comme toujours – trop tôt pour plusieurs des frères les plus âgés de l'abbaye, et encore plus tôt pour frère Odino après son pèlerinage nocturne à la cave. Bien avant que la plupart des moines du dortoir ne s'éveillent, les aînés s'attelèrent à leurs tâches quotidiennes : s'occuper des chevaux, préparer le petit-déjeuner et accomplir diverses autres corvées, ce qui les obligeait à être les premiers à se lever. L'appel aux armes d'Ivan, un frère aîné, insufflait une nouvelle vie aux catacombes de l'abbaye dès l'aube. Il était rejoint par son écuyer permanent, Lazarus, qui avait fait ses preuves en fabriquant, remplaçant, allumant et éteignant les nombreuses torches des catacombes. Entre eux, les tunnels restaient impeccables malgré l'intense va-et-vient quotidien des moines et de leur écuyer.

Troublé, mais ignorant de la visite précédente de l'esprit du corbeau, Ivan reprit ses habitudes quotidiennes. Sous son lit, il sortit un bol de bois recouvert d'un linge – son repas intact de la veille. Muni d'une torche enflammée et du bol, il quitta le dortoir, traversa les sombres jardins de l'abbaye et pénétra dans un long bâtiment qui abritait l'entrée des catacombes. Il descendit le couloir à grands pas, tourna à un angle, poussa une porte de bois et descendit un escalier de pierre, sa torche levée. Sa démarche était longue et délibérée lorsqu'il entra dans les catacombes, sa robe grossière vacillant à la lueur de la torche comme un rideau de toile dansant sous la brise d'une fenêtre ouverte.

Tandis que le moine s'enfonçait plus profondément dans les anciens tunnels sinueux, des niches voûtées apparurent le long d'un mur, entre des colonnes cannelées en pierre sculptée. Les parois de ces niches étaient ornées de figures grotesques finement sculptées. Ces étranges tableaux se dressaient, noircis avec des siècles de fumée de torches, représentant d'hideuses combinaisons d'humains et de bêtes. Il y avait des chevaliers à tête d'oiseaux ou de chiens ; des démons et des bêtes de proie à visage humain ; des créatures aux traits horribles et aux membres humanoïdes recouverts de fourrure. Dans tous les Parmi des centaines de figures, une seule restait constante : chacune arborait une paire d'ailes osseuses, semblables à celles des chauves-souris. Ces sculptures murales macabres formaient un amas d'aberrations que seuls les damnés et les déments pouvaient apprécier.

Plus bas encore, les sculptures laissaient place à des murs lisses dans lesquels étaient incrustés un

Une série de portes en bois : c'étaient les entrées des cryptes abritant les dépouilles momifiées de dignitaires pontificaux privilégiés – d'anciens abbés, des frères du Conseil inférieur, et même quelques évêques et autres nobles. Le frère prit à droite à une bifurcation, puis à gauche à une autre. La catacombe s'ouvrait alors sur un labyrinthe de tunnels sinueux . Ivan traçait un chemin familier à travers ce dédale de blocs de pierre et de roches souterraines taillées, bien que ses yeux d'un bleu profond fussent perdus dans le vague, comme noyés dans un océan sombre et tourmenté.

Au bout d'un moment, il s'arrêta près d'une entrée étroite. Après avoir calé la torche dans une niche du mur, il se pencha dans l'obscurité et dit : « Lazare, j'ai apporté d'autres provisions. D'abord, mange, ensuite on allumera les torches. » De la poche de sa robe, il sortit une fine mèche de cire et l'alluma. Il se glissa dans la pièce et appliqua la mèche sur une lampe à huile posée sur un tonneau de chêne renversé. Une faible lumière emplît la minuscule pièce, révélant un petit lit de planches adossé au mur. Lazare y était assis, somnolent, la capuche baissée, les poings frottant ses yeux. Le garçon bâilla, dévoilant des crocs épais et émoussés.

Ses traits étaient ceux de n'importe quel garçon de son âge, à l'exception de ses dents et de ses oreilles — des oreilles qui ressemblaient davantage à un mélange entre celles d'un chien nu et celles d'un elfe qu'à celles d'un garçon. Il arborait une épaisse chevelure noire et raide, emmêlée. Des sourcils foncés et épais. Ses yeux, d'un bleu indigo perçant, étaient arqués au-dessus de ses paupières. Étrangement, la bouche close et les oreilles couvertes, on aurait facilement pu le prendre pour n'importe quel autre garçon. L'apparence de Lazarus était plus étrange que repoussante, lui conférant une nature presque mystique, sauvage et pourtant douce, et d'une certaine manière attirante. Une robe ample recouvrait ses épaules maigres et s'arrêtait à ses chevilles. Ses pieds étaient chaussés de grosses chaussettes de jute, effilochées et noircies par la crasse ramenée du sol du tunnel.

Ivan resta figé un instant, les yeux écarquillés, puis s'avança vers le lit de planches avec une telle force que le garçon, encore ensommeillé, se recroquevilla contre le mur. « Remets-le », ordonna le moine d'un ton sec. « Immédiatement ! » Ivan posa le bol avec fracas et chercha du regard dans la pièce. « Où est-il ? Tu dois toujours porter la capuche, mon garçon ! Tu m'entends ? Toujours ! » Le regard absent du moine avait disparu ; à sa place s'affichait désormais une expression torturée que Lazare prit pour de la colère, bien qu'il n'en fût rien.

La sévère réprimande d'Ivan le réveilla complètement et le garçon obéit, attrapant la capuche sur le lit en se plaignant en enfilant le masque : « Frère,

Je n'arrive pas à dormir. La capuche se retourne et étouffe ma respiration.

Ivan s'assit à côté de lui et Lazarus tourna la tête pour qu'Ivan puisse serrer les lacets à l'arrière de la capuche. « Peu importe. Tu dois la porter en permanence. Relève le rabat de tissu sur ta bouche, si nécessaire, mais laisse la cagoule en place. »

« Puis-je porter la nouvelle capuche, frère ? »

« Ce n'est pas encore prêt. Je suis en train de le coudre. » Ivan faisait glisser ses doigts le long des lacets de cuir, les resserrant périodiquement, tandis que Lazarus alignait les trous avec ses yeux.

« Ce sera bientôt prêt », dit Ivan, sa voix s'adoucissant. « Maintenant, serrez bien ces lacets, et celui-ci ne tournera pas. Ah, je vois. Vos cheveux sont trop longs. »

« Nous l'affinerons quand j'aurai fini la nouvelle capuche. » Après avoir solidement noué les cordes, le moine se leva du lit. « Voilà, bien serré. Si tu la défais encore, sois sûr que je te punirai, Lazare.

Tiens, mange. » Ivan prit le bol et le déposa dans les mains de Lazare .

Le moine s'approcha de l'embrasure de la porte et s'y appuya. De temps à autre, il jetait un coup d'œil hors de la pièce et se retournait vers Lazare, comme pour veiller sur le garçon. Il observa les morceaux de pain trempés dans du lait de chèvre disparaître sous la capuche. Peu après, Ivan retira la torche du mur. « Je vais préparer les bandelettes. Retrouvez-moi à la cave à vin quand vous aurez terminé », dit Ivan en sortant de l'embrasure.

Lazare l'appela : « Frère, puis-je vous poser une question ? »

Ivan répondit : « Qu'y a-t-il, mon fils ? »

« Pourquoi la Pierre de Porte hurle-t-elle ? »

« Crier ? Pourquoi le percevez-vous ainsi ? »

« On dirait que c'est plus fort, comme si c'était dans cette pièce même. »

« Je ne veux pas que tu penses à ça, Lazare. Laisse tomber. Tu ne dois pas... »

Sachez que cela existe. Méditez sur autre chose — peut-être les oiseaux, les arbres, ou les grands fleuves sinueux dont nous avons souvent parlé. Pensez même aux anges — ils sont assez purs. Pouvez-vous faire cela pour nous deux ?

« Je le ferai, frère. »

Ivan s'apprêtait à partir lorsque le garçon l'appela de nouveau.

« Les oiseaux peuvent-ils voler aussi haut que les anges ? Jusqu'au ciel, même ? »

« Non, Lazare. » Le moine semblait las. « Le Ciel est pour l'Homme, non pour les bêtes de la terre ni pour les oiseaux du ciel. » Puis il ajouta : « Ne parle plus de la Pierre de la Porte, à personne. Je ne veux plus rien entendre à ce sujet. »

« Frère – suis-je un homme ? »

« Tu es encore un enfant. Tu as encore beaucoup à apprendre... un jour. Assez de questions, Lazare. Mange. »

Et souvenez-vous précisément de ce que je dis à propos de la Pierre de la Porte — vous m'avez bien compris ?

« Oui, frère. » Lazare se retourna vers sa nourriture tandis qu'Ivan disparaissait.

~*~

Au-dessus du sol, dans l'ombre épaisse de la cathédrale abbatiale déserte, un coléoptère noir émergea d'une étroite cavité et traversa le sol de pierre en courant vers le sanctuaire. Il traversa le chœur, dans les derniers rayons de la lune matinale, et se heurta à la dalle sur laquelle reposait l'autel. Entre le sol et la dalle s'étendait une fine crevasse, et le coléoptère chercha une entrée assez large pour son dos ailé et voûté. Soudain, il s'arrêta net. Figé, il se retourna sur le dos. L'insecte n'avait pas trouvé d'entrée, mais... une sortie — et de cette crevasse suintait une obscurité vivante et tourbillonnante.

Le coléoptère curieux tomba, englouti par l'ombre noire qui irradiait des profondeurs, se propageant à travers les dalles comme la lumière – et pourtant, c'était l'antithèse de la lumière. Là où il tomba, il n'y avait rien, et même les ombres de la lune paraissaient brillantes en comparaison.

Alors que ces ténèbres impies atteignaient les abords du sanctuaire, un souffle de poussière accompagna un sifflement continu provenant de sous la pierre de l'autel, tel un cratère volcanique. Une substance âcre et sulfureuse empestait l'air. Un gaz pâle s'échappa de la crevasse et commença à se former, tourbillonnant et devenant de plus en plus dense. La masse mouvante jaillit vers le haut, se faufilant et tournoyant entre les colonnes-contreforts et tournoyant au plafond comme une mouche prise au piège. Puis elle plongea, balayant le sanctuaire de volutes de nuage huileux et nauséabond avant de disparaître au fond d'un couloir menant aux vestiaires du clergé.

Dans un coin d'une loge, lourd comme un nuage collé au sol, le nuage gargouillait tandis que la brume s'éclaircissait, révélant une masse sombre qui grossissait en son sein. Os, ligaments, tissus et peau se figeaient, dans un cri strident semblable à celui d'un faucon qui déchira les couloirs silencieux de la cathédrale. Cela se reproduisit, comme cela s'était produit une centaine de fois depuis. Un autre Grotesque était né – un autre rejeton d'Eljo, désormais engendré par la présence du monolithe français. L'enfant était d'une race ancienne et bestiale, aussi vieille que l'aube des Enfers, et issu uniquement de l'union charnelle d'un Homme et d'un Ange assez pervers pour donner naissance à une telle aberration de la Création. Le Grotesque était une femme, de forme presque humaine, comparable à une fillette de six ou sept ans par sa taille et sa stature. Elle arborait une paire d'ailes – de chair et d'os – semblables à celles d'une grande chauve-souris. Cheveux noirs, yeux, une paire d'oreilles elfiques, semblables à celles d'un chien ; au final, son apparence étrange pourrait avoir été le reflet d'une version plus jeune du jeune écuyer, Lazare.

~*~

Vue du ciel par un oiseau en vol, la cathédrale-abbaye prenait la forme d'une croix.

avec un hall principal vertical traversé par deux ailes déployées. Il y avait trois paires de portes extérieures doubles : l'entrée principale, située à la base de la croix, et d'autres à l'extrémité de chaque aile. Le sanctuaire se trouvait au cœur de la croix, au sommet de la croix. Le monolithe abritait, à sa tête, les confessionnaux, les salles de pénitence et de flagellation . La sacristie, la sacristie et les pièces pratiques se trouvaient dans le bras gauche, tandis qu'un oratoire à gradins formait le bras droit.

Les heures sombres de l'aube s'écoulaient sans relâche, et un tintement lointain et monotone commença à résonner dans la campagne. Le clocher massif de l'abbaye annonçait une nouvelle journée d' ora et labora – prière et labeur. Dans la faible lumière du matin, de longues processions de moines se frayèrent un chemin à travers une fine brume vers l'aile de l'oratoire de la cathédrale. Le cliquetis des verrous des portes extérieures brisa le calme quasi-cryptique qui régnait à l'intérieur de l'église. En tête de la procession, un acolyte ouvrait le passage avec un encensoir fumant, balançant la boule de métal perforée comme un pendule. De longues rangées de sièges en bois, disposés en gradins, se faisaient face de part et d'autre d'une large allée centrale. Les premiers sièges étaient au ras du sol, tandis que les derniers étaient adossés aux murs. Chaque siège était réservé à un seul moine, à l'exception des places réservées aux invités, près des murs du fond. Les colonnes de prêtres s'écartèrent et chacun trouva sa place.

Les frères Ivan et Odino s'avancèrent ensemble et descendirent la même allée. Quelques sièges plus loin, Ivan s'arrêta et murmura à l'oreille des frères Clodius et Greville : « Clodius, tu as trouvé d'autres rats ? » Clodius répondit par un regard défiant. Ivan eut un sourire narquois et continua son chemin. Odino s'arrêta et tapota la tête de Greville . « Il a réussi à déterrer Frère Greville, ici ! » Le moine revêché repoussa la main d'Odino. Odino ricana et suivit Ivan tandis que Greville grognait derrière lui : « Ton tour viendra bien assez tôt, Odino ! » « Ne leur prêtez pas attention », consola Clodius à Greville, le menton haut et les lèvres crispées, « Même sans l'abbé, nous les verrons tous deux humiliés. »

Quelques sièges plus loin, il s'assit. Remarquant le siège occupé en dessous de lui, Ivan esquissa un sourire. « Nicolas ! » Un jeune frère au teint hâlé et à l'air robuste leva les yeux et lui sourit. Absent de l'abbaye depuis plusieurs mois, frère Nicolas était resté curé du village voisin de Murat. Nicolas s'exclama : « Le moine prodigue est de retour ! » Ivan a ri et a demandé : « Comment vont les braves gens de Murat ? » « Ils ont cruellement besoin d'être guidés. » Ivan acquiesça d'un signe de tête. Odino s'approcha et, apercevant Nicolas, il s'arrêta net. « Ai-je rêvé ? » Odino s'élança, Nicolas se leva et les deux moines s'étreignirent. « Quel plaisir de te revoir », répondit Nicolas. Odino lui chuchota malicieusement à l'oreille : « Et comment va la veuve du cordonnier ? »

Nicolas soupira et secoua la tête en regardant le sol. « Elle met ma foi à l'épreuve, mon frère. » Des rires étouffés fusèrent tandis que des têtes alentour se tournaient, révélant des visages à faire pâlir la constipation. Les deux frères se reprirent et s'assirent. La cloche du clocher de l'abbaye sonna et le silence retomba.

Assis au premier rang, un jeune frère se leva et s'avança vers un pupitre placé au centre de l'allée. Sur le pupitre reposait un exemplaire grand format, ouvert, des Saintes Écritures. Il contourna l'objet, s'inclina respectueusement et baisa le livre. Il s'éclaircit la gorge, posa un doigt pointé sur les pages et lut à haute voix : « Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien le mal, qui a fait des ténèbres la lumière et de la lumière les ténèbres, qui...

« Cri strident ! » Le prêtre s'agrippa au pupitre et se retourna, cherchant intensément l'origine de cette voix horrible qui déchirait l'air. Plus d'une centaine de paires d'yeux écarquillés... Elle passa en trombe devant lui et se dirigea vers le sanctuaire. Les bouches se décrochèrent. Presque tous les moines avaient déjà entendu ce bruit, et pourtant, ils affichaient la même expression de confusion.

L'abbé Vonig se leva d'un bond, le visage sombre. Tous les regards se tournèrent vers lui. « J'exige que tous, à l'exception du Conseil inférieur, retournent au dortoir. Immédiatement ! » Nicolas et une centaine d'autres moines, accablés et contrariés, abandonnèrent les vêpres du matin, se levèrent d'un bond et convergèrent vers la porte. L'abbé leur cria : « Prosternez -vous dans vos cellules et renouvelez vos actes de contrition, jusqu'à nouvel ordre ! » Trente-trois moines de haut rang restèrent sur place, parmi lesquels Ivan, Odino, Clodius et Greville.

Lorsque le dernier prêtre fut sorti et eut refermé la porte de la cathédrale, Vonig se tourna pour scruter le reste de l'assemblée aux visages stupéfaits ; son propre visage rayonnait d'admiration. La colère se mêla au dégoût. D'autres cris retentirent. Tandis que le regard brûlant de Vonig balayait les rangs de moines, les têtes se tendirent et les yeux curieux se posèrent précipitamment sur le sol.

« Qui d'entre vous est responsable ? Avouez-le ! » Aucun prêtre ne se confessa. Vonig se retourna et se dirigea d'un pas décidé vers le podium. « Très bien, alors ; prenez vos places ! » Aussitôt, ils obéirent, connaissant le rituel qui allait suivre : à chaque nouvelle naissance d'un Grotesque, tous en payaient le prix – ils l'avaient toujours fait, et ils le feraient encore, comme ils le feraient à maintes reprises. D'un seul mouvement, les frères du Conseil inférieur se levèrent, descendirent des gradins et se rassemblèrent dans l'allée centrale. Chacun tomba à genoux, les mains jointes dans le bas du dos.

Devant le Sanctuaire, les trois enquêteurs se préparèrent et ouvrirent la porte en grand : rien. Les moines pénétrèrent prudemment dans son intérieur sombre. À l'exception de quelques robes...

Sans statues drapées, piédestaux et autres objets religieux, la pièce était vide.

« Sifflement ! » Leurs regards se tournèrent brusquement vers le ciel et ils découvrirent la Grotesque, ailes déployées, chevelure noire et sauvage, aux crocs émoussés semblables à ceux d'un chien, perchée sur un rebord rocheux près du plafond. Elle laissa échapper un torrent de paroles furieuses, étranges et exotiques à l'oreille – le langage des anges.

Le regard noir fixé sur les crânes rasés et humblement inclinés depuis le podium, l'abbé se retourna. Il se concentra sur le livre qu'il lisait. Il en feuilleta les pages, le cou et les oreilles rouges de colère, tandis que des cris et des paroles en langue étrangère résonnaient encore. L'un des six enquêteurs revint, la main sur une blessure à la mâchoire. Du sang s'écoulait entre ses doigts et tachait le sol.

« Laissez-nous », répondit l'abbé. « Soignez votre blessure. » Le moine s'inclina et laissa derrière lui une longue traînée de liquide en direction de la porte de la cathédrale, tandis que des cris et des hurlements témoignaient de la poursuite du combat dans le sanctuaire.

Peu après, ses deux compagnons s'approchèrent, aux prises avec un Grotesque qui se débattait, enveloppé dans une enveloppe. Elle portait une robe de moine. L'abbé les arrêta à l'estrade et ils la plaquèrent au sol. D'une voix étouffée mais insistante, elle poursuivit son flot incessant de condamnations angéliques.

Vonig pointa un doigt sur les Écritures et hurla par-dessus l'assemblée : « Et le Seigneur dit : Va, descends ! Car ton peuple s'est corrompu ! » Sa rage résonna à travers les arcs-boutants de la voûte. L'abbé jeta un coup d'œil aux visages allongés des prêtres. Un calme étrange l'envahit ; ses traits se transformèrent, comme imprégnés d'un tout autre état d'esprit. Doucement, il referma le livre, tapota sa couverture et le contempla.

Il saisit le livre du podium, le brandit et le lança. Le livre s'écrasa au sol entre les moines. Se penchant par-dessus le podium, il tonna, tandis que les protestations du Grotesque ponctuaient sa tirade : « Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face ! Tu ne te feras point d'image taillée, ni de représentation quelconque des choses qui sont dans les cieux, sur la terre, ou dans les eaux sous la terre ! Tu ne te prosterner point devant elles, et tu ne les serviras point, car je suis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération de ceux qui me haïssent ! »

Vonig les observait attentivement, mais comme un père envers ses fils turbulents, il s'efforçait de se convaincre que ces hommes n'étaient pas mauvais. En tant qu'abbé, leur échec était le sien ; leur culpabilité, la sienne. Néanmoins, les hommes sont des hommes, saints ou non, se répétait l'abbé.

De même qu'Adam désirait les reins d'une femme – la luxure est la luxure, qu'elle soit dans un cœur pervers ou pur, tout comme un serpent se tortillait et connaissait les reins d'Adam . Du singe au moine, les désirs de la chair étaient gravés dans le dessein originel de la Création. Ce nouveau grotesque confirmait la conviction de Vonig : l' Homme continuerait d'obéir aux Lois de la Création, même au prix de ses propres lois de foi.

L'abbé contourna l'estrade et s'avança au milieu d'eux. « Toi », lança-t-il en donnant un coup de pied à un moine, « qu'est-ce que je vais faire de cette chose ? »

Le prêtre, surpris, répondit : « Je ne sais pas, abbé. Ce n'est pas à moi. »

« Ils sont tous à toi », le réprimanda Vonig. « Tu es un moine du Conseil ! » Il s'adressa à un autre : « Toi ! Où est-ce que je vais bien pouvoir aller avec ça ? »

Le second a répondu : « Au sommet de la cathédrale ? »

« Et pourquoi pas ? » demanda l'abbé.

« C'est plein. »

« C'est ainsi – il ne reste plus de place. »

« Peut-être Notre-Dame ? »

« Oh, mais ils n'en réclament plus. »

Un troisième moine prit la parole : « Abbé, je connais un lieu sacré au nord — une nouvelle cathédrale. Pourrions-nous envoyer le cadeau à...

Vonig se retourna brusquement et l'interrompit : « NON ! Plus personne ne doit quitter l'enceinte des monastères du Conseil ! Nous avons convaincu tous les ordres du Saint-Siège que Gardiens et Cancellero regorgent de maîtres tailleurs de pierre, sculptant ces... ces présents ! Puissions-nous nous aussi nous maîtriser. Non, pas des présents. Des péchés ! Les vôtres, scellés dans la pierre ! Ça suffit ! »

Le moine détourna le regard du regard perçant de Vonig . Vonig se retourna et fit les cent pas entre eux : « Rassemblez ceci. Les statues ne sont que des témoignages intemporels de vos péchés, des inscriptions dans la pierre qui vous vaudront un droit légitime à l'Enfer. Et cette Femme-Spectre de la Pierre de la Porte... »

Aussitôt, une avalanche d'images charnelles traversa l'esprit d'Ivan – des visions perverses de son union rêvée avec Lucifael. Et il découvrit que leur rendez-vous nocturne n'avait pas été un rêve, contrairement à ce qu'il avait d'abord cru.

« Elle est séduisante, n'est-ce pas ? Mûre et consentante ? Et oh, si désireuse de plaire... »

Les yeux d'Ivan s'écarquillèrent lorsqu'il aperçut le Grotesque ligoté et se débattant, et il prit pleinement conscience du rôle direct et jusque-là involontaire qu'il avait joué dans sa création.

« Et lorsque vous aurez mérité la damnation, peut-être que cet esprit de prostituée, fruit de votre luxure, vous accueillera dans

L'enfer et le réconfort qu'Elle te prodiguait jadis. Mais puisqu'Elle n'aura plus besoin de te tenter par Ses charmes pervers et malfaisants pour te faire succomber, peut-être Te réconfortera-T-Elle sous Son vrai visage, celui d'un serpent hideux ou d'un dragon. Et si la Femme-Spectre était le Diable en personne ? Oh, en vérité, peut-être Te réconfortera-T-Il de manières inimaginables. Peut-Il souillera-T-Il ton corps tandis que tu hurles, te possédera - T -Il à jamais. Oh, les tourments inimaginables qu'Il pourrait infliger ! Peux-Tu seulement les compter, ces tourments infinis qui feraient pleurer même l'homme le plus endurci comme une enfant fragile, tandis que tu brûlerais, hurlant à jamais dans les flammes ?

« De l'enfer ? » Vonig les regarda tous d'un air sombre. Il ramassa les Écritures qui traînaient sur le sol. Il l'embrassa et retourna à grands pas vers le podium. Il la frappa violemment au sol, sa colère résonnant dans toute la cathédrale.

Ivan était certain que ses aveux risquaient de mettre en péril la sécurité de Lazare et, comme tout parent juste et protecteur, il suivit son instinct et ne dit rien. Les divagations incessantes de l'abbé se muèrent en un murmure incohérent tandis qu'Ivan luttait contre son nouveau démon intérieur : la révélation qu'il était le père d'un second enfant . Grotesque — un second Lazare — une croix supplémentaire à porter. Il serra les dents et fixa son regard sur les dalles sous lui.

Ivan sursauta lorsque l'abbé s'essuya le front d'une tache sur la tête et tonna : « Il y a des mains oisives parmi nous ! Je les verrai de nouveau occupées à construire un nouveau clocher pour l'abbaye ! » Il leva la tête et scruta les parties supérieures obscures de l'aile de la cathédrale. Il joignit les mains et, d'une voix posée, il leur fit part de sa vision : « Elle sera plus haute et plus profonde. Sa base sera plus large que son sommet et elle possédera des terrasses assez grandes pour accueillir mille Grotesques. Premièrement, la lumière du soleil ; la tour s'élèvera si haut dans les cieux que le soleil ne se couchera jamais sur ces Démons de pierre. Au besoin, la tour percera les nuages. Deuxièmement, un lieu sacré ; l'un de vous sera enfermé à l'intérieur... » Dans cette tour, priez sans cesse et sonnez le glas en signe de pénitence jusqu'à la fin de vos jours. Ainsi, la tour deviendra plus sacrée encore que notre cathédrale. Enfin, pour conjurer le Mal, nous ferons la tour ronde, afin que vos abominations soient visibles de tous côtés. Le Diable verra vos grotesques de pierre de toutes les collines et vallées de la terre et craindra ces lieux. Vous pourriez me dire que cette construction... « Une telle tour est impossible. Si tel est le cas, ma réponse est simple : vous allez me prouver pourquoi elle est impossible, en la construisant . Alors, qu'en dites-vous ? »

« Hurlement ! » La créature grotesque se débattait tandis que les deux frères luttèrent avec elle. Ivan serra les dents.

« Levez-vous ! » cria Vonig. Les moines se levèrent d'un seul bloc.

« Cette grotesque sera exposée au soleil dès les premières lueurs du jour et ainsi, elle sera transformée en pierre. »
Je le ferai ensuite transporter en Italie, à Cancelli, en Ombrie, pour y être installé. J'enverrai avec lui une lettre à l'abbé Domingus, lui ordonnant de faire en sorte que tout Grotesque né dans son...
Un monastère sera envoyé ici. À partir de ce moment, nous porterons nos péchés et ceux de nos frères italiens.

« Aux bains publics ! » aboya Vonig. « Attachez-le à l'une des colonnes du bassin et gardez-le sous étroite surveillance jusqu'à demain. » D'un geste sec de la main, il congédia les deux moines qui emportèrent le Grotesque, visiblement en proie à des troubles digestifs, hors de l'église. Il se tourna de nouveau vers les moines : « Comme vous le savez bien, puisque nous avons trouvé le Grotesque ce matin, cette union charnelle a certainement eu lieu hier soir. Si aucun de vous n'en est le père, je... »
Je vous demande à chacun de vous de parler aux prêtres et aux écuyers qui vous servent. Si l'un d'entre vous découvre qui a engendré ce démon, je vous demande de m'en informer immédiatement. Et je n'ai pas besoin de vous rappeler que cette réunion est réservée aux frères du Conseil inférieur. Parler des affaires du Conseil ou mentionner la Pierre-Porte est passible de mort. » Vonig frappa le pupitre du poing : « Je récupérerai mon abbaye ! Maintenant, disparaissez ! » D'un seul mouvement, les frères du Conseil se retournèrent et se dirigèrent vers la porte. Sur ce, l'abbé baissa la tête et se frotta la tempe.

Dernier de la file, Ivan franchit la porte lorsque Vonig l'appela : « Frère Ivan ! »
Ivan se raidit et se tourna lentement, le cœur battant la chamade.

« Oui, Abbot ? »

« Avez-vous quelque chose à avouer ? » Les instants s'étiraient comme des jours.

« Pas d'abbé. »

« Vraiment ? » D'autres jours s'écoulaient.

Vonig demanda à nouveau : « Niez-vous qu'il y ait un rat dans vos catacombes ? »

« Un rat ? »

« Tu ne tueras point ? » demanda Vonig pour la troisième fois, un sourire fatigué se dessinant sur son visage.

« Si seulement mes moines voyaient leur devoir aussi clairement que votre bienheureux écuyer des catacombes ! »

« Oui, Abbé », répondit Ivan.

« Je dois revenir voir le garçon bientôt... Lazare, c'est ça ? »

"C'est son nom."

« Comment va-t-il ? »

« Il est en bonne santé et actif ; prompt et généreux dans la prière et la pénitence ; il ne manque de rien », dit Ivan en haussant les épaules.

« Comment Lazarus s'acquitte-t-il des tâches que vous lui confiez ? A-t-il besoin de plus d'aide là-bas ? Un ou deux écuyers supplémentaires pour l'assister, peut-être les jours plus difficiles ? Si oui, je

peut effectuer les quarts de travail requis.

« Je ne saurais demander de meilleurs assistants pour les travaux dans les catacombes que l'écuyer Lazare et le frère Odino. À nous trois, nous sommes plus que capables d'accomplir toutes les tâches qui nous sont confiées, Abbé. »

« Quel dommage pour lui ! Le pauvre garçon », ajouta Vonig en secouant la tête. Il prit une profonde inspiration et, avant de partir, offrit à Ivan un verset biblique : « En vérité... chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. »

"Oui, Abbot."

Ils ont scruté les yeux.

Vonig se retourna et inspecta l'intérieur de la cathédrale, fixant du regard la Grotesque vivante qu'il venait de découvrir. Ses sourcils se froncèrent et il serra les mâchoires. « Vous pouvez y aller. »

Ivan s'inclina et sortit précipitamment de la cathédrale, le cœur lourd de son péché nouvellement découvert.

[Fin du chapitre 3]



Cette œuvre littéraire a été créée d'exclusivement en dédicace de

Edgar Allan Poe (1809-1849)

— Puisse son héritage perdurer en chacun de nous —



~[GothicNovel.Org](https://www.gothicnovel.org)~